

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

À BORD DU DAR- JEELING LIMITED

Wes Anderson

Né le 1^{er} mai 1969 à Huston, Texas. Après des études à la St. John's High School de Houston, le jeune Wes Anderson obtient une licence de philosophie à l'Université du Texas. Fou de cinéma, il a déjà derrière lui quelques courts métrages et des heures passées avec sa caméra Super 8, mais également un apprentissage précoce du montage. Après avoir refusé l'entrée à l'Université cinématographique de Columbia, il se lance dans l'écriture et la réalisation d'un petit film de moins d'un quart d'heure qu'il développe ensuite en long métrage. C'est ainsi que naît en 1996

Bottle Rocket, avec Luke et Owen Wilson. Wes Anderson entretient d'ailleurs une relation fidèle avec les frères Wilson. Luke joue dans tous ses films, alors qu'Owen agit à la fois en tant que co-scénariste et comédien. En 1998, le second film de Wes Anderson, **Rushmore**, est ainsi co-signé par les deux hommes. Très bien accueilli par la critique, le film impose son metteur en scène comme l'un des nouveaux espoirs du cinéma indépendant américain. En 2001, Wes Anderson réalise son troisième film, **La Famille Tenenbaum**, s'offrant pour l'occasion un casting de rêve constitué notamment de Gene Hackman, Anjelica Huston, Ben Stiller et Gwyneth Paltrow. Avec la comédie **La Vie aquatique** (2005), il retrouve son acteur fétiche, Bill Murray, grîmé en plongeur dépressif aux prises avec un requin jaguar.

Se penchant une nouvelle fois sur les névroses familiales, il réalise ensuite

À bord du Darjeeling Limited.

Présenté à la Mostra de Venise, il met en scène deux fidèles du réalisateur, Jason Schwartzman et Owen Wilson, à qui il associe un nouveau venu dans son univers décalé : Adrien Brody.

2007 (sortie France : 19 mars 2008) - États-Unis - couleur - 1h47 - VO

film de **Wes Anderson**

scénario : **Wes Anderson, Roman Coppola** et **Jason Schwartzman** - image : **Robert Yeoman** - montage : **Andrew Weisblum** - réalisateur deuxième équipe : **Roman Coppola** - première assistante réalisatrice : **Emilie Cherpitel** - décors : **Mark Friedberg** - costumes : **Milena Canonero** - effets visuels : **Henrik Fett** et **Dan Schrecker** - direction artistique : **Aradhana Seth** - son : **Jacob Ribicoff** et **Lee Dichter** - maquillage : **Frances Hannon** - production : **American Empirical, Cine Mosaic** et **Scott Rudin** - producteurs : **Wes Anderson, Scott Rudin, Roman Coppola** et **Lydia Dean** - distributeur : **20th Century Fox**.

avec : **Owen Wilson** (Francis), **Adrien Brody** (Peter), **Jason Schwartzman** (Jack), **Amara Karen** (Rita), **Wally Wolodarsky** (Brendan), **Waris Ahluwalia** (le chef steward), **Irrfan Khan** (le père), **Barbet Schroeder** (le mécanicien), **Camilla Rutherford** (Alice), **Bill Murray** (l'homme d'affaires) **Anjelica Huston** (Patricia Whitman), **Natalie Portman** (l'ex-petite amie de Jack), **A.P. Singh** (le chauffeur de taxi), **Kumar Pallana** (le vieil homme), **Dalpat Singh** (le serveur), **Trudy Mattys** et **Margot Goedroes** (les deux femmes allemandes), **Hitesh Sindi** (le vendeur d'électroménager), **Kishen Lal** (le marchand de chaussures)...

L'univers de Wes Anderson est sûrement le plus singulier que les États-Unis aient engendré depuis Tim Burton. À tel point que l'on pouvait rester à la porte, pas forcément en empathie avec des personnages confits dans une tristesse essentialiste (*La Famille Tenenbaum*) ou suspectés d'avoir trop fumé la moquette pour qu'on les suive jusqu'au bout (Zissou et sa quête du requin jaguar dans *La Vie aquatique*). Avec *À bord du Darjeeling Limited*, son film le plus cohérent, le plus drôle, le plus chaleureux et le plus cruel à ce jour, Anderson nous embarque dans le voyage initiatique indien de trois frères immédiatement émouvants. Et commence par sortir les patins en nous invitant à entrer dans son hôtel très particulier. Le plus jeune des frangins, Jack, nous est en effet présenté au cours d'un prologue en forme de court métrage qui donne le la dans un hôtel parisien couleur curry. On frappe à la porte, c'est son ex. En quelques regards, on comprend : il est des histoires d'amour, comme des malédictions, dont on ne s'acquitte pas. Voilà pour la valise que se traînera Jack pendant tout le film. Le long métrage démarre, et on fait la connaissance de ses deux grands frères : Peter, le cadet, désespéré à la perspective d'avoir un enfant avec une femme qu'il n'aime peut-être plus, et Francis, l'aîné, gueule cassée suite à un accident de moto volontaire. Francis aimerait faire figure d'autorité, Peter se revendique comme le fils préféré et Jack esquivé. Tels des Beatles « on tour » sous Prozac, ces trois frères dépareillés qui ne se sont pas revus depuis la mort de leur père vont entamer un périple mystique en train à travers l'Inde pour essayer de recoller le(ur)s morceaux. Et comme on est chez Wes Anderson, le train peut se perdre, même sur ses rails. Le film fourmille de ce genre de trouvailles purement surréalistes comme il joue sur des décalages frappants (la chanson Les Champs-Élysées de Joe Dassin plaquée sur des paysages du Rajasthan) ou des rendez-vous manqués (Bill Murray, acteur fétiche du cinéaste, rate littéralement le train, cette fois). En mettant ses héros sous cloche dans des plans fixes surcadrés, le réalisateur les transforme en Cocottes-Minute affectives pour mieux faire exploser le cadre. De véritables tableaux vivants à retardement qui permettent aux acteurs une expressivité en creux mélancolique très Bill Murray. Alors, d'accord, Anderson, styliste fashion et décorateur d'intérieur hors pair, n'est pas copain avec Sofia Coppola et Marc Jacobs pour rien. Oui, il filme l'Inde comme une belle toile de fond ocre et rouge qui sied aux costards de ses héros. Et OK, les bagages ont beau être existentiels, ils sont signés Vuitton. Mais pourquoi la mélancolie serait-elle forcément moche à voir ? Ce *Darjeeling...*, histoire finalement toute simple de trois grands garçons à qui leurs parents manquent, infuse longtemps après sa vision. Vous n'écoutez plus jamais Joe Dassin par hasard.

Stéphanie Lamome - Première

Avec Wes Anderson, pas besoin d'attendre le générique de fin pour d'éventuels gags et clins d'œil. Une séquence d'ouverture dantesque, *Taxi revisité* à la sauce burlesque avec un invité surprise, et voilà *The Darjeeling Limited* lancé sur de bons rails en un tour de mains. Jamais ensuite la locomotive ne ralentira, desservant à bon train les arrêts du rire, de l'émotion et des idées. Car tout le talent de Wes Anderson et de ses compagnons d'écriture - l'acteur Jason Schwartzman et le réalisateur

Il y a de toute évidence deux façons de voir *À bord du Darjeeling Limited*, et deux façons d'envisager ce film dans la filmographie de Wes Anderson. Car depuis l'arrivée fracassante du jeune prodige sur les toiles françaises, en 1999, avec *Rushmore*, il est devenu l'icône du cinéma indépendant américain. Fantasques et dépressives, ses premières réalisations montraient une énergie folle et un talent impressionnant. Et puis Anderson prend de l'âge, il en est à son cinquième film... Où en est sa dépression ? Et bien elle est encore visible ici, mais elle se soigne. Nous pouvons voir, en effet, dans cette traversée de l'Inde un fort désir de l'auteur d'aller tout droit, vaille que vaille, de continuer à avancer, en réglant au fur et à mesure ses questions existentielles. Et où en est sa créativité alors ? La mise en scène est toujours d'une beauté fascinante, Anderson trouvant en Inde les couleurs et les décors idéals. Le court métrage qui sert de prologue au film, notamment, est prodigieux. Mais on peut aussi se demander au service de quoi le cinéaste met son talent. Le scénario déroule, en effet, un récit aussi linéaire que les rails sur lesquels roule le train. Le périple traverse les paysages de la propre filmographie d'Anderson. Le film progresse librement, au gré de ses fantaisies et de ses associations d'idée, de ses coups de blues et de ses délicieux traits d'humour. Et alors, on ne sait trop s'il faut voir là un stimulant voyage initiatique ou juste une fuite en avant. Question de point de vue. Et réponse au prochain film.

Ch.R. - Fiches du Cinéma

Roman Coppola - c'est ce ton à la fois tendre et burlesque qui, sous couvert de quelques bonnes vannes et situations loufoques, véhicule une vraie tendresse pour des personnages pleins de relief. Trois portraits colorés, esquissés avec virtuosité et portés par un trio d'acteurs éclatant. Nouveau dans l'univers « Andersonien », Adrien Brody, en caleçon un plan sur deux, ne semble nullement paumé et réalise la performance la plus délurée et enthousiasmante. Film après film, Wes Anderson continue de faire preuve d'un talent sans borne et d'un détachement jubilatoire. Même si *The Darjeeling Limited* n'atteint pas les sommets de *La Vie aquatique*, c'est un voyage que vous devez de ne pas rater.

Hugo de Saint Phalle - Monsieur Cinéma

Détestant le groupe, ridicule en société et pourtant aspirant à en maîtriser souverainement les codes, le spectateur de cinéma aime trouver des films dont les admirateurs formeraient un étrange cercle d'amis, tous inconnus et pourtant unis — par le seul goût. Communauté orgueilleuse qui ne se conçoit que dispersée, qui refuse même de jouer le jeu de la reconnaissance, dont les membres se contentent d'adresser des regards entendus de loin en loin à des passants aléatoires, et où le geste suprême est peut-être de faire la gueule à ses possibles pairs.

Ce rôle clandestinement communautaire, les films de Wes Anderson peuvent le jouer. Dans le monde andersonien, des hommes jeunes au statut social incertain, mi-bohèmes de luxe, mi-étudiants retardataires, pourvus de passions incongrues, dotés d'amis venus d'une histoire déjà très ancienne, se livrent à des conversations laconiques, quelquefois emballées, qui font allusion à quelque drame ou merveille incompréhensible. Un désintérêt total pour le monde adulte et pour la marche du monde en général, une réticence face aux histoires d'amour avérées entre hommes et femmes au profit de seules constellations intérieures, enfantines et fixées avant même que le film ne commence, délimitent les frontières de ce monde. Fixées : le danger est là. Depuis le beau *Bottle Rocket*, réalisé il y a douze ans déjà, et quatre films plus tard, le risque de l'épuisement n'est-il pas là ?

D'autant plus qu'on en a un peu marre de l'Internationale Mignonne Arty qui, de films en chansons, refourgue d'aimables comptines nimbées de facéties nonsensiques, bidouillées à la maison et mâtinées de revival folk. La bricole poétique, le dégagement champêtre, la fixation sur les bizarreries de l'enfance et les éclairs ultralucides de l'adolescence (axe Salinger), aussi plaisants soient-ils, témoignent cependant d'un "ronron rock" auquel pourrait ne pas échapper Wes Anderson qui, selon certains, se refuse à grandir. Et pourtant, non.

Une sorte de mystère subtilement angoissé fait de Wes Anderson un cinéaste plus isolé qu'il n'y paraît. "What is the secret, Max ?" demandait déjà Bill Murray à Jason Schwartzman dans *Rushmore* — disons que ces personnages souffrent tous d'un drôle d'inachèvement qui bloque l'accomplissement de leurs vies.

Inachèvement partagé lors de ces nombreuses scènes de pactes, discrets et obsessionnels, où les personnages mettent en commun leurs faiblesses. Ici, ce sont trois frères désunis après la mort de leur père qui espèrent, à la faveur d'un voyage en Inde, renouer des liens. Ni l'amour, ni l'amitié, ni la haine ne définissent en premier lieu les rapports entre les personnages andersoniens, indirectement construits au moyen de seules liturgies. Ici, le pacte fraternel sera scellé par une mère désinvolte (la souveraine Anjelica Huston) comme le sont souvent les parents dans les films de Wes Anderson, et qui en définira les termes mi-cruels, mi-moqueurs : conjurer la peur de l'abandon et se résoudre à l'état d'orphelin. Oui, ces personnages sont inachevés car oubliés par leurs parents et, si peu sociables qu'ils soient, ils sont mus par un désir littéralement scolaire : celui d'être enfin éduqué.

À cette question moderne (l'inachèvement et le désir d'éducation), Anderson donne cette fois une réponse classique : le voyage en Inde. Que peut-on y apprendre ? Que l'enfance doit un jour mourir. Les trois frères rencontrent une bande de petits garçons indiens dont l'un se noie dans une rivière. Ils aident les enfants à ramener le corps dans le village. Et là, quoique étrangers, ils participent au rite funéraire qui se déploie avec une douceur sereine inattendue de la part d'un cinéaste aussi juvénile qu'Anderson, qui a vu *Le Fleuve* de Jean Renoir et son épisode du petit Indien empoisonné. La maturité dont fait preuve le cinéaste dans cette manière harmonieuse d'intégrer cette mort injuste au cycle de la vie témoigne d'une patience nouvelle laissant espérer qu'il est peut-être en train d'abandonner son cinéma rythmé par la vignette pour un cinéma de récit au long cours.

Car enfin, l'apprentissage du temps est celui que font conjointement Anderson et ses trois garçons dans ce film. L'expérience du voyage, qui se perdait quelquefois dans une loufoquerie un peu vaine dans *La Vie aquatique*, ne s'ouvre jamais ici au "choc documentaire" de la rencontre avec un continent inconnu, mais à une sorte de rapport détendu au temps, où la représentation décorative de l'Inde au moyen d'enluminures folkloriques participe de la construction d'un grand récit déjà pris dans les méandres du souvenir. Ce qui définit le héros andersonien, c'est ce perpétuel souvenir, toujours pris entre l'hébétement (qu'ai-je compris ?) et le regret (qu'ai-je raté ?). Ce qui définit aussi le spectateur de cinéma, qui mérite bien cette fois un hommage direct : salut à vous.

Axelle Ropert - Les Inrockuptibles - mars 2008